

Solitude, angoisse, révolte à l'ère du surmoi numérique

Clotilde Leguil

Numéro 274, hiver 2021

Solititudes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leguil, C. (2021). Solitude, angoisse, révolte à l'ère du surmoi numérique. *Spirale*, (274), 35–37.

SOLITUDE, ANGOISSE, RÉVOLTE À L'ÈRE DU SURMOI NUMÉRIQUE

L'expérience de l'angoisse prend une forme nouvelle au xxi^e siècle, du fait de l'omniprésence du monde virtuel dans nos existences, de la communication constante sur les réseaux sociaux, de la doublure digitale de l'être comme extension de ma vie. Si l'on en croit Freud et Lacan, l'angoisse ne serait pas seulement un affect relatif au néant ou à la liberté, mais un affect qui me signale un danger d'ordre pulsionnel, en relation avec la présence d'un Autre dont les intentions ne se laissent pas déchiffrer. Pourrait-on faire l'hypothèse que l'angoisse du xxi^e siècle se voit renouvelée depuis une situation historique et technologique propre à la condition humaine à l'ère du monde virtuel? L'angoisse devant la présence d'une foule numérique, au sein de laquelle le sujet se perd plus qu'il ne se rencontre, n'est-elle pas un symptôme de notre civilisation hypertechnicisée? C'est du moins l'hypothèse que je ferai ici en tentant de lui donner un fondement psychanalytique et philosophique.

Ne plus pouvoir se couper du monde des commentaires de la foule numérique met à mal l'expérience de la solitude qui a une valeur fondatrice pour le sujet mais aussi pour la démocratie. Que signifierait de vivre dans un monde où l'expérience de la solitude ne serait plus possible? George Orwell, dans sa dystopie *1984*, avait affecté la solitude d'une valeur politique, en montrant que là où la surveillance est constante, être seul devient la condition de survie du sujet. C'est dans le monde du rêve et du cauchemar que le héros, Winston, renoue avec son histoire et son trauma. C'est à travers son effort pour retrouver la part confisquée de son intimité, dans une solitude arrachée à la surveillance de *Big Brother*, qu'il résiste à l'anéantissement de son « Je » par le « Nous autoritaire » du régime totalitaire. C'est seul qu'il se révolte.

En somme, ne plus pouvoir être seul, jamais, c'est aussi être forcé d'obéir. Les régimes autoritaires ont bien saisi que « *c'est dans l'obéissance seulement qu'on se rassemble, qu'on se ressemble, qu'on ne se sent plus seul* », pour le dire avec le philosophe Frédéric Gros dans son essai *Désobéir*. Ils ont bien saisi que c'était aussi là la puissance de l'obéissance. « *L'obéissance fait communauté. La désobéissance divise.* »

Ne plus se sentir seul, grâce à l'omniprésence de l'autre virtuel, n'est-ce pas aussi se rassembler pour se ressembler ? N'est-ce pas aussi fuir la division en obéissant à la psychologie des foules ? N'est-ce pas aussi se soumettre à des nouvelles normes de la pensée, à ce que j'appellerai un Surmoi numérique – en me référant à Freud, qui considérait le Surmoi comme une instance morale résultant de l'intériorisation des normes de la civilisation – un Surmoi numérique, donc, qui régnerait en maître sur les discours des individus mondialisés ? La révolution numérique a bouleversé le rapport de chacun à l'autre et à lui-même. Elle a bouleversé le rapport de tous à la parole et à la pensée, en les soumettant au régime des passions digitales et en ôtant toute dimension dialectique. Elle a transformé le rapport à l'angoisse et à la solitude, en proposant à chacun d'oublier sa singularité dans le narcissisme de masse.

TROIS CONSÉQUENCES PSYCHIQUES DE LA RÉVOLUTION NUMÉRIQUE

Une des premières conséquences psychiques de la révolution numérique serait de permettre à chacun de dédoubler sa vie réelle : la vie numérique, doublure digitale de l'être, démultiplie la présence au monde en projetant l'individu toujours ailleurs que là où il est. Le don d'ubiquité est dorénavant à la portée de tous. Là et en même temps toujours ailleurs, là et en même temps nulle part, le moi mondialisé est celui d'un individu à la fois rayonnant hors des limites géographiques et temporelles de son univers immédiat, et perdu dans l'infinité d'un espace anonyme, voué à attendre retour, réponse, *likes*, messages d'amour et de reconnaissance confirmant la valeur de son être. Liberté renouvelée de la communication d'un côté, mais aussi aliénation constante au regard et au jugement de l'autre.

La seconde conséquence psychique de cette révolution numérique toucherait à l'expérience de la solitude. Se sent-on moins seul dans ce monde de la connexion perpétuelle du XXI^e siècle que dans le monde de la présence et de l'absence qu'était celui du XX^e siècle ? Il est vrai qu'à l'expérience de la solitude immédiate, il est dorénavant possible d'échapper aisément en se connectant, en *chattant*, en échangeant, avec les plus proches ou les plus lointains, avec des êtres aimés ou des inconnus à qui on demande de l'amour, ou auprès de qui il est possible de décharger de la haine. Il est aussi possible de transformer une expérience traumatique personnelle en combat politique, à condition d'en sacrifier la dimension singulière. Mais cette présence constante de l'autre, sous sa forme imaginaire – de l'autre comme semblable, comme miroir, comme rival, de l'autre que Lacan appelait le « petit autre » qui nous enferme dans des relations imaginaires d'amour et de haine, dans des relations de comparaison constante – cette omniprésence de l'autre, donc, est-elle un remède à l'angoisse de la solitude, un remède aux effets d'un traumatisme, ou un poison qui ne fait que redoubler l'expérience de l'angoisse ?

SE SENT-ON MOINS SEUL DANS CE MONDE DE LA CONNEXION PERPÉTUELLE DU XXI^e SIÈCLE QUE DANS LE MONDE DE LA PRÉSENCE ET DE L'ABSENCE QU'ÉTAIT CELUI DU XX^e SIÈCLE ?

La troisième conséquence psychique de cette révolution numérique serait de conduire chacun à obéir, sans même le savoir, à ce qui est attendu de l'Autre virtuel – que j'écris ici avec un A majuscule en me référant à la conception lacanienne de l'Autre, qui n'est pas seulement un autre en particulier, mon semblable et mon prochain, mais le monde symbolique, l'Autre dans sa dimension d'ordre symbolique – afin de pouvoir s'intégrer quelque part, afin de fuir l'angoisse de la solitude. Car pour trouver sa place dans ce monde virtuel, il faut aussi se conformer à ce qu'une foule anonyme veut entendre, trouver, retrouver. Il faut aussi se soumettre à cette nouvelle figure du Surmoi que peut incarner l'univers du numérique.

SUR-PRÉSENCE DE L'AUTRE

Le monde numérique a donc ceci de paradoxal qu'il nous baigne dans une cohue parlante, rendant la solitude impossible et le silence grouillant de multiples messages et *tweets* de la foule – tout en nous laissant en manque d'une parole singulière. Le monde de la communication virtuelle nous abandonnerait ainsi quelques fois de façon inattendue à l'anonymat de notre être devenu substituable. Ce monde représente ainsi à la fois une puissance politique indéniable et un danger psychique. Dans l'infini du monde digital, je rencontre alors une forme nouvelle de solitude, alimentant l'angoisse. Pouvoir être partout, c'est aussi n'exister finalement pour personne. C'est éprouver l'angoisse d'un trop de présence de l'Autre – en étant sans cesse sous le regard d'une foule d'êtres virtuels familiers et aussi inconnus – et d'une absence de présence d'un Autre en particulier, en manque de celui qui pourrait me répondre vraiment, celui que je pourrais faire le destinataire de mon message particulier. C'est donc d'une version nouvelle de la solitude qu'accoucherait le monde virtuel. C'est une nouvelle figure de la solitude qui surgit non plus exactement de la détresse de l'absence de l'Autre que de l'effet pulsionnel produit par la sur-présence de l'Autre, au cœur de mon intimité.

La solitude a partie liée avec l'angoisse. Freud considérait que l'angoisse, affect du sujet, trouvait sa forme première dans l'angoisse infantile, qui se manifeste bien souvent au moment du coucher, comme peur du noir. À l'enfant qui demande à sa tante de rester à côté de lui, le temps qu'il s'endorme, celle-ci répond : « *Que cela te changera-t-il ? Il fera tout aussi noir.* » L'enfant rétorque : « *Reste, il fait moins noir quand tu me parles.* »

Cette parole de l'enfant angoissé au moment d'affronter la solitude du sommeil et de l'inconscient révèle la valeur de la présence singulière, la puissance de la parole d'un autre incarné et singulier pour traverser la détresse, l'*Hilflosigkeit*, comme la nomme Freud. Il fait en effet moins noir quand la voix d'un Autre singulier vient doucement résonner dans la solitude du coucher. Fait-il moins noir lorsqu'un être angoissé va chercher à s'amarrer à l'Autre, dans le monde anonyme de la Toile ?

SOLITUDE DE LA RÉVOLTE

Si l'omniprésence de l'autre virtuel est à l'opposé de la rencontre avec une parole singulière, c'est que l'une nourrit l'angoisse et en appelle à la pulsion, l'autre l'apaise et permet de supporter le manque. L'une, par une présence sans manque mais aussi sans particularité, fait surgir le « *manque du manque* », qui est la définition lacanienne de l'angoisse ; l'autre, par une présence particularisée, fait exister le désir singulier.

La révolte, dont Albert Camus avait montré, dans *L'homme révolté*, toute la valeur dans la vie d'un individu, en passera alors peut-être par une redécouverte de la solitude, comme lieu de résistance à la surveillance et à l'uniformisation de la pensée. Il est quelques fois nécessaire de se détacher des jugements d'autrui pour être fidèle à son désir. Avoir « *le courage de penser en son nom propre* » pour citer Gros encore une fois, c'est peut-être aussi désobéir à la foule numérique et en passer par l'expérience du manque, qui permet de découvrir dans la solitude la valeur du désir, qui seule, donne du prix à l'existence. Se révolter contre la soumission au Surmoi numérique, c'est peut-être aussi réinventer le « Nous », non plus comme lieu de fuite du « Je », et lieu du déchaînement pulsionnel de la foule, mais comme possibilité d'assumer la pluralité indispensable à la vie démocratique, la singularité aussi sans laquelle une vie ne peut jamais être la mienne. Réinventer le « Nous », cela serait alors tisser un lien avec autrui sans se soumettre à un « Nous » d'identité, sans sacrifier au fond ce qui fait le caractère incomparable de mon histoire et de mon angoisse. Réinventer le « Nous », cela serait alors assumer un « Nous » de la différence et de la rencontre, qui suppose peut-être d'en passer par une forme de solitude permettant l'assomption d'un « Je » comme trace de ma propre singularité.